

COLLECTION "REPRINT" NO 8

Feuilles d'utilité publique. — N° 16.

LA VALLÉE DE JOUX

1860 à 1890

PAR

HECTOR GOLAY

Greffier au Brassus.

1891

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & C^{ie}

1891

EDITIONS LE PELERIN

1996

Nous arrivons à l'industrie principale, qui s'est en quelque sorte identifiée avec le pays ; l'horlogerie a fait la Vallée de Joux ce qu'elle est aujourd'hui ; plus que tout autre cause elle a formé le caractère de sa population, constitué l'essentiel de sa vie et la source de sa prospérité.

Ce fait capital a déterminé l'auteur à tracer un tableau de la vie que cette industrie a apportée avec elle, comme élément d'activité intellectuelle, morale et sociale, tout en exposant les diverses phases de son développement comme travail lucratif et art national. Il espère que cette étude ainsi élargie présentera pour le lecteur le même intérêt qu'il y a trouvé lui-même.

Il est un peu difficile de se reporter à l'époque où cette importante ressource de l'horlogerie n'existait pas encore ; les années qui ont commencé son introduction dans notre pays, dès 1740, furent une époque de tâtonnements qui n'est pas sans analogie avec le temps de crise aiguë que nous avons traversé récemment, où tout semblait à recommencer ou à créer à nouveau.

En revanche, nous nous rendons assez bien compte des changements successifs apportés dans notre caractère, nos usages et notre genre de vie par la prospérité, fruit de l'industrie, qui depuis le commencement du siècle succéda aux privations et au rude travail de nos ancêtres, et par la liberté nouvelle qui vint fleurir dans notre heureux canton de Vaud, sur les souvenirs vite oubliés de l'ancien régime.

Partout où la vieille et puissante république bernoise avait posé les bases de son omnipotence, de ses hiérarchies, de ses lois consistoriales, 1803, debout sur ces bornes renversées, proclamait pour tous la faculté de vivre, de travailler, de penser dans l'égalité et la souveraineté de tous les citoyens.

Cette ère de liberté nouvelle devait être une condition favorable pour l'industrie, un puissant stimulant pour

l'horloger qui voyait s'ouvrir devant lui un large avenir ; et pourtant l'épanouissement de notre industrie fut ralenti dès ce moment pendant quelques années ; la Vallée de Joux, son industrie et son commerce, subirent les conséquences de cette époque d'intermittence, d'incertitude, illustrée par tant de fortunes et de ruines soudaines, jusqu'au jour où, dans le bruit mourant des batailles, l'épopée du premier empire déroula son dernier drame sur le rocher de Sainte-Hélène.

Les grands événements qui ont marqué la fin du dix-huitième siècle, et appelé nos populations vaudoises à la vie des peuples libres, les années de guerre, de blocus et d'oppression qui ont ouvert ce siècle, ont pu paralyser dans une certaine mesure l'essor de notre nouvelle existence, et cependant la vie industrielle suivit son cours, les maisons d'horlogerie se soutinrent et même augmentèrent en nombre, mais elles durent pour longtemps borner leurs désirs, renoncer à s'émanciper du patronage de leurs émules, et travailler pour Genève ; tout en continuant la fabrication des ébauches ordinaires, elles donnèrent plus d'extension à la fabrication des mouvements avec cadrature, et introduisirent quelques nouveaux genres, entre autres la montre-carillon, ce qui fut le premier pas, le début à l'introduction de l'industrie des boîtes à musique, à la Vallée.

Nulle part le nouvel ordre de choses ne fut suivi d'effets plus prompts, plus évidents et plus complets qu'au sein de nos populations d'horlogers ; la prospérité, l'argent gagné, les moyens assurés par l'industrie déjà florissante, facilitèrent l'apparition de besoins nouveaux, la réalisation des progrès ou des caprices que faisaient naître le mouvement, l'activité et le bien-être. A un demi-siècle de distance de 1790 à 1840 par exemple, le contraste est frappant ; dès lors la métamorphose continue, grandit, toujours plus rapide, toujours plus profonde, avec son mélange de per-

fectionnements réels et d'innovations fâcheuses, de succès mérités et d'erreurs punies, de bien et de mal.

La bonne tenue des habitations, l'ordre intérieur, les soins hygiéniques, les convenances mieux observées, la dignité individuelle mieux comprise, entrèrent certainement à notre actif et toujours plus dans nos habitudes. Le goût du chant, de la lecture, de l'étude se répandit partout, chassant les vieilles superstitions, le langage inculte et les récréations grossières.

L'essor d'une littérature nouvelle trouvait un écho jusque dans nos foyers ; notre solitaire Vallée eut son réveil des intelligences et sa population son époque de romantisme : Amour ! était sa poésie, Patrie ! était sa religion. Inconsciemment, sans méthode, sans système, la jeunesse d'alors (et tout le monde alors était jeune) puisait son sentiment, tout à la fois dans les idylles, dans les pages ardentes de cette époque où couvait l'enthousiasme de l'avenir, dans les romances pleines d'expression et de simplicité dont nos grand'mères nous ont enseigné les refrains, mais avant tout dans le culte de cette liberté si ardemment désirée, et surtout dans cette jeune patrie à aimer, à servir et à chanter. Le Vaudois du Jura, comme celui de la plaine et des Alpes, était heureux d'endosser l'uniforme ; il lui fallait ses épaulettes et ses armes, insignes du soldat libre ; il aimait les plis flottants du drapeau aux couleurs verte et blanche, et toujours, que ce fût pour un tir, une revue ou pour couvrir la frontière, c'était pour lui une fête que d'accourir à son ombre.

A côté de cela, le travail essentiel n'était point délaissé ; dans son atelier l'ouvrier horloger laisse pour d'autres moments son entrain et son humeur joyeuse ; que la vie des bois, le labeur des champs ou les saintes joies de la récolte appellent les travailleurs au grand soleil, n'importe ! il ferme sa porte aux distractions du dehors et du dedans ; assis de longues journées devant ces miniatures de l'art mécanique auxquelles il faut en quelque sorte donner l'être

et la vie, calme, patient, silencieux, il doit rester et tenir à l'ouvrage. C'est à cet exercice, il faudrait dire à ce perpétuel tour de force, entretenu, cultivé, enseigné, que nous devons ces praticiens habiles, *ces mains dorées*, pour employer un terme d'atelier, qui ont fait la valeur et la supériorité de notre horlogerie, pendant si longtemps. Cette contrainte qui finit par devenir habitude, ces talents d'artistes ont passé dans le sang et sont devenus dispositions héréditaires : l'apprenti ne rêve qu'à acquérir le coup de burin du maître, l'ouvrier qui n'a fait qu'un apprentissage aspire à connaître toutes les parties de la montre, et cette longue étude pratique se poursuit pendant une série d'années plus ou moins longue ; parfois ce n'est que sous les cheveux blancs que l'ouvrier arrive au terme désiré, et le nombre des horlogers ayant fait un cours complet des apprentissages est encore en minorité.

Telle était l'industrie à laquelle se vouait le plus grand nombre de nos jeunes hommes, et par la suite aussi de beaucoup de jeunes filles. Quand l'automne arrivait avec ses nuits sombres, quand l'hiver étendait son blanc manteau, des centaines de lumières s'allumaient le soir, étoilant la Vallée ; dans chaque maison il y avait un établi, un petit atelier où brûlait la lampe traditionnelle, où grinçait la lime et le burin.

Il était bien évident que pour la Vallée venait de s'écouler une succession de circonstances heureuses, où tout avait concouru pour rendre le travail fécond et les progrès rapides, une de ces périodes que les anciens se plaisaient à qualifier « d'âge d'or. » Elle fut traversée cependant par une première tourmente.

Depuis la fin du premier empire et la restauration, à part quelques alternatives de calme et d'activité, de bonnes et de mauvaises années, il n'y avait pas eu de crise intense ; cette longue période de prospérité fut interrompue en 1847-1848 pendant les événements révolutionnaires qui ébranlèrent l'Europe. Une crise passa sur notre industrie,

le chômage forcé fit peser lourdement sur la population horlogère les angoisses et les privations qui en sont la suite ; mais un ordre de choses nouveau s'étant établi, le principe du libre-échange ayant prévalu, et les perspectives de l'avenir apportant un peu partout le sentiment de la sécurité, un essor nouveau fut donné à toutes les activités, à toutes les sources de la production industrielle.

Ce qui caractérise la période de 1850 à 1870, c'est un progrès matériel, une vulgarisation des facilités et des agréments de la vie sans précédent jusqu'ici, et la tendance marquée d'en jouir largement et quelquefois sans mesure. On avait l'impression d'appartenir à un monde qui se suffisait à lui-même, qui vivait dans l'abandon de toute crainte et pour qui la position privilégiée dont on jouissait semblait définitivement acquise.

L'aisance permettait à chacun d'exercer sa libéralité ; c'était avec empressement que l'ouvrier apportait sa part lorsqu'une œuvre d'utilité ou de bienfaisance réclamait son secours ; l'industrie, les sociétés naissantes, l'état prospère attiraient l'attention des étrangers qui nous apportaient aussi leurs encouragements et leur approbation. On aimait assez la montagne, surtout quand la belle saison, avec ses fêtes, ses chants et ses fleurs la rendait plus hospitalière et plus gaie ; les promeneurs y venaient souvent et nombreux, et les établisseurs des grands centres industriels nous envoyaient leurs fils pour les initier à la profession de l'horlogerie. Au désir naturel de se montrer avantageusement, succéda bientôt l'obligation de faire toujours honorable figure et même de faire grand, l'ancienne simplicité y perdit sans doute ; un sentiment de supériorité qui n'était pas toujours justifié s'infiltrait insensiblement dans les cœurs et se traduisait de mille manières, mais ce n'étaient point les praticiens de savoir et de talent qui tiraient le plus de vanité de leur qualité d'horloger.

Pendant qu'on se reposait ainsi sur les lauriers recueillis

et que chacun prenait l'habitude de laisser flotter la barque commune un peu à l'aventure, les conditions de la vie et du travail se modifiaient insensiblement; l'augmentation de la population, qui aurait dû fournir une force nouvelle, contribuait au renchérissement des loyers, de l'alimentation, de toutes les choses indispensables à la vie; la concurrence toujours plus grande déterminait l'abaissement des prix; les exigences de la demande, les complications de la production, pour l'horlogerie de précision surtout, multipliaient les difficultés; une lente transformation se manifestait depuis des années au milieu de nous, autour de nous, partout; quelques crises de courte durée passèrent comme un avertissement, mais tandis que nos émules de Genève, de Besançon, du Jura bernois et neuchâtelois multipliaient leurs efforts pour acquérir ce qui pouvait leur manquer, pour fonder des fabriques modèles, des écoles d'horlogerie, et que l'Amérique s'appêtait à nous fermer ses marchés par ses mesures douanières et par une redoutable concurrence, la grande masse au milieu de nous s'attardait aux vieux procédés, demeurait indifférente à ces efforts de nos voisins, à ce mouvement qui se dessinait toujours plus général en prévision des temps difficiles qui s'annonçaient.

Il faut rappeler ici que les moyens très limités, la faible population de notre foyer industriel, disproportionnés avec les ressources de nos concurrents, n'ont pas facilité une réaction contre cette inertie dangereuse.

Un petit nombre de citoyens plus clairvoyants et jugeant bien la situation, avaient entrepris la réforme de nos moyens de fabrication et de développement de notre industrie, en vue de lui garder son nom, sa supériorité et son indépendance.

Voici ce qu'exprime un rapport présenté en conseil communal du Chenit et daté du 26 février 1872. (A propos de l'admission de non-bourgeois aux droits du Risoud.)

« Un des moyens, peut-être le seul, d'enrayer cette

émigration qui appauvrit notre industrie serait de donner un nouveau développement à notre horlogerie en établissant enfin la montre entièrement, sur toutes ces belles pièces sorties de nos mains, qui vont porter la richesse dans les montagnes de Neuchâtel et à Genève. Pourquoi rester éternellement la vache à lait de ces contrées et ne pas suivre leur exemple en volant de nos propres ailes ; bien loin alors d'assister à tous ces départs désastreux pour notre commune, c'est au contraire les meilleurs des ouvriers de ces localités qui viendraient s'établir parmi nous, parce que nous pourrions monopoliser la belle horlogerie ¹. »

Tout en étant dans le vrai, l'auteur de ces lignes ne prévoyait guère qu'il n'y aurait pas trop de toutes les forces réunies de l'horlogerie suisse pour lutter, solidairement avec nos rivaux de Neuchâtel et Genève, contre la concurrence d'un autre continent.

Quelques maisons n'avaient pas attendu ces excellents conseils pour donner toute l'impulsion désirable à notre industrie ; mais c'étaient des efforts isolés, mal secondés et souvent mal récompensés par suite des difficultés et des résistances que rencontre toute œuvre nouvelle.

Avant 1820, l'horlogerie à la Vallée consistait à confectionner des ébauches ; les outils étaient simples et peu nombreux, l'ouvrier devait compenser cette insuffisance par beaucoup d'habileté, d'intelligence et d'adresse, et pousser l'ouvrage du commencement à la fin.

Dès sa fondation en 1811, l'ancienne maison Louis Audemars au Brassus s'était proposé tout à la fois de réaliser dans sa fabrication la supériorité de l'exécution, la beauté et la variété des produits, et plus tard, la vente de la montre finie, réglée et prête à mettre en poche. Pour cela il fallait inaugurer une nouvelle division du travail et compléter la fabrication par les différents ouvrages qui se faisaient encore hors de la Vallée. Après avoir été à la

¹ Henri Golay-Guignard, rapporteur.

recherche de la science nécessaire, dans les centres horlogers de Genève, de Londres ou des Montagnes neuchâtelaises, et introduit successivement toutes les parties essentielles à l'établissement des pièces finies, elle fut en mesure, dès 1848 et 1851, de livrer au commerce des montres terminées, depuis les plus simples jusqu'aux montres de précision, aux fantaisies les plus compliquées, avec le remontoir au pendant, suivant le système qu'elle a inventé, qui est universellement adopté aujourd'hui.

Pendant que la maison L. Audemars s'efforçait d'affranchir notre industrie de la dépendance d'autres centres de fabrication, Antoine Lecoultre au Sentier, s'appliquait à substituer les machines à l'ancien outillage primitif et à réaliser la rapidité et le bon marché dans la fabrication de l'horlogerie courante. Cette maison a ouvert une nouvelle voie à la fabrication ; aujourd'hui il est admis que l'établissement des montres à la Vallée ne peut se poursuivre avantageusement, qu'à la condition de maintenir notre belle horlogerie manufacturée, et de recourir en même temps aux moyens de fabrication rapide que procurent les machines.

Il y a quinze ou vingt ans, entre ces deux genres de fabrication, représentés par la fabrique Lecoultre et par la maison Louis Audemars, la grande production suivait plus ou moins bien et de plus ou moins près, en se résignant à fournir l'horlogerie suisse ou étrangère de nos belles pièces en blanc. Et l'on ne s'alarmait pas en se mettant ainsi à la merci des intermédiaires qui tenaient les débouchés et les centres de la vente.

C'est dans ces conditions que la grande crise de 1875 à 1885, surprit la Vallée ; l'idée que ce ne serait qu'un malaise passager fit commettre bien des fautes à nombre de fabricants qui pour se débarrasser de leur surcroît de production vendirent au rabais et jetèrent ainsi le désarroi dans la vente, le discrédit dans la production, et l'avilissement des prix ; une fois la dégringolade commencée, il n'était pas facile de remonter le courant.

Mais dès l'apparition de la crise, il se trouva un certain nombre d'industriels qui comprirent qu'il n'y avait pas une heure à perdre pour en prévenir les effets désastreux, et pendant qu'une quantité d'horlogers abandonnant la lime demandaient à d'autres branches d'activité des ressources pour vivre, cherchaient dans l'émigration une issue à leur position difficile, ou travaillaient d'avance pour la commode, à des pièces non commises qui encombraient le marché et augmentaient le stock, l'élite des ouvriers et des fabricants fit face au danger, s'appliqua à rechercher les causes de la crise, étudia les moyens de la surmonter et mit la main à l'œuvre pour agir en conséquence.

Parmi les combattants qui se mirent à la brèche pour sauver la situation, nous avons eu le regret d'en voir succomber à la tâche ; plusieurs de nos anciennes maisons d'horlogerie entre autres qui, ébranlées par une longue succession de revers, ont dû capituler ou se transformer, laissant la trouée faite et le chemin ouvert pour ceux qui, après eux, ont pu reprendre la lutte ou leur succéder.

L'expérience acquise depuis les commencements de l'horlogerie à la Vallée, démontrait suffisamment que c'était à l'établissement de la montre finie que devaient tendre tous les efforts. Mais l'horlogerie manufacturée et livrée en blanc, ayant été la spécialité de notre fabrication, pour la plupart des maisons il ne pouvait être question d'y passer d'un jour à l'autre ; cela ne s'improvise pas, surtout lorsqu'il s'agit de l'horlogerie compliquée dont on voulait assurer le monopole à la Vallée.

Pour lutter contre une concurrence redoutable par ses moyens financiers, et pouvoir trouver un écoulement facile, il fallait poursuivre les conditions de rapidité dans la fabrication, de beauté dans l'exécution, de précision dans les fonctions et dans la marche et enfin de variété à l'infini pour satisfaire la fantaisie, le goût et les besoins de la clientèle.

Les premiers efforts pour réaliser ce programme eurent pour effet de concentrer les ouvriers autour d'une direction

toujours présente, pour assurer l'uniformité, l'exactitude et la succession parfaitement normale dans l'exécution des mécanismes ; dès ce moment, presque sans exception, chaque établisneur a dû ouvrir ses ateliers à tous ses ouvriers réunis. C'est donc une révolution dans l'organisation du travail ; l'ancien artiste horloger, solitaire ou travaillant à son unique fenêtre, entre une épouse et le berceau d'un nouveau-né, appartient désormais au passé.

Ensuite il a fallu créer tout un matériel nouveau, composé de machines aussi ingénieuses, aussi perfectionnées que possible, dont les modèles varient à l'infini : balanciers pour les étampages, outils à diviser, à tailler, à fraiser, perceuses, découpeuses, contourneuses, pantographes, tours et compas de toutes formes, de toutes dénominations ont pris le pas sur les modestes outils, limes ou burins qui sont devenus des accessoires secondaires.

Plusieurs parties, pour le terminage de la montre, ont dû être introduites et se généraliser au milieu de nous ; ce qui a déterminé des suppléments d'apprentissage et une occupation de plus pour l'ensemble des ouvriers.

Enfin, après être arrivé à produire la montre la plus perfectionnée, il a fallu lui trouver de nouveaux débouchés, un marché assuré pour la vente jusque chez nos rivaux, leur disputer ce monopole qu'ils désiraient s'attribuer exclusivement, et les obliger à recevoir cette production en concurrence avec la leur. Aujourd'hui c'est un fait accompli, l'horlogerie suisse a repris sa place dans le commerce américain.

Pendant que les fabricants ou maîtres d'atelier travaillaient pour leur compte particulier à faire honneur au bon renom de notre horlogerie, l'esprit de solidarité et le commun danger donnèrent naissance à la société industrielle et commerciale de la Vallée de Joux, qui se proposait de s'occuper des intérêts de notre horlogerie et de son relèvement.

Son activité se porta tout d'abord sur les moyens d'en-

raier la baisse extraordinaire des prix, et d'obtenir des conditions de vente fixes, pour le commerce de l'horlogerie ; sur ce chapitre-là, elle ne fut pas heureuse, et le moyen trouvé est encore à appliquer.

Cette société s'est aussi intéressée à l'organisation des services postaux et des horaires du Pont-Vallorbe, où elle a pu obtenir quelques bonnes améliorations ; elle s'est employée à introduire à l'école industrielle un enseignement approprié autant que possible à notre industrie. Etant entrée en relation dès 1882 et s'étant jointe, comme section, avec la société intercantonale des industries du Jura, elle concourut aux diverses tentatives pour mettre en vigueur une loi sur les brevets d'invention, une autre loi sur le contrôle des matières d'or et d'argent, l'une et l'autre adoptées, et participa à la vie de la société centrale et à toutes les questions concernant le relèvement et la protection de l'industrie suisse.

L'horlogerie de la Vallée de Joux, voulant avoir à sa disposition l'heure exacte en tout temps, condition indispensable pour le réglage des pièces de précision, la société industrielle, après avoir examiné la possibilité de réaliser ce désir, s'adressa à l'Etat dans ce but, pour obtenir une part à la subvention annuelle de 4000 fr. accordée pour encouragements et secours aux industries du canton ; elle fit en même temps des ouvertures aux observatoires de Genève et de Neuchâtel. L'étude et la poursuite de ce projet nécessitèrent bien des démarches qui aboutirent heureusement ; ensuite d'une convention passée entre les cantons de Vaud et de Neuchâtel, il fut décidé que deux bureaux chronométriques seraient établis au Sentier et au Brassus, recevant l'heure de l'observatoire de Neuchâtel.

Cette entreprise fut menée à bonne fin grâce à l'appui financier de l'Etat, de la population du Chenit et de la commune, qui accorda un subside annuel pour contribuer à son entretien. Après quelques tâtonnements inévitables et quelques modifications apportées au service et à l'in-

stallation, la transmission régulière se fit dès le 1^{er} mars 1886.

Les variations des régulateurs du bureau chronométrique du Brassus se comptent par dixièmes de secondes et atteignent rarement une seconde ; il arrive que pendant des successions de huit à dix jours, on peut ne constater aucune variation quelconque.

Il est temps de résumer l'ensemble de la situation industrielle réalisée par ces dernières années d'efforts, et de voir comment, au milieu de l'époque de transition où nous sommes, l'horlogerie se présente à la postérité. L'on a pu croire un moment que plusieurs localités de la Vallée lui échapperaient ; il n'en a rien été, les communes du Lieu et de l'Abbaye, plus adonnées à l'agriculture et qui comptaient une proportion d'horlogers moindre que celle du Chenit, ont cependant conservé leur population ouvrière et même, si l'on en juge par la production plus forte, l'horlogerie, là aussi, aurait pris une certaine extension. Le village industriel du Lieu représente, encore aujourd'hui, l'ancienne fabrication à la main des mouvements en blanc, genre courant ; là la transformation n'a pas été très sensible, non plus que dans le grand hameau des Bioux, commune de l'Abbaye, où l'on compte un grand nombre d'ouvriers horlogers qui ont gardé la spécialité du travail des pignons. L'Abbaye elle-même aspire à devenir un centre industriel ; cette localité, avec une force naturelle comme le ruisseau de la Lionne, est particulièrement bien placée pour cela ; il s'en est fallu de bien peu que nous ne voyions ce projet réalisé aujourd'hui : Alfred Lugrin à l'Orient de l'Orbe, qui occupe une soixantaine d'ouvriers aux mécanismes de cadratures et de chronographes, étant dans la nécessité de se mettre au large et d'élever un bâtiment pour sa fabrique, a été l'objet des avances de la commune de l'Abbaye qui offraient à M. Lugrin, avec certains avantages, l'usage gratuit du cours de la Lionne ;

de son côté la population de l'Orient de l'Orbe, qui tenait à conserver chez elle ce centre de fabrication, a fait aussi des offres avantageuses qui ont été agréées ; la nouvelle fabrique se construit aujourd'hui dans cette localité, elle suit de près celles du Sentier et du Brassus, bâties pendant ces dernières années.

Ceci est un indice de l'émulation qui s'est établie, de l'activité qui se déploie et des conditions favorables où se trouve notre industrie ; le moment semble venu pour ceux qui désirent élargir leur champ d'activité de profiter des avantages qu'offre le pays. Comme l'Abbaye, le Brassus possède un cours d'eau qui n'attend que de nouvelles entreprises pour utiliser le complément de force disponible ; une partie est employée par les nouvelles fabriques que nous avons déjà mentionnées dans notre première partie.

Les établissements d'horlogerie à la Vallée tendent aujourd'hui à s'organiser suivant deux ou trois types déterminés et imposés par les conditions actuelles de fabrication ; depuis de longues années, le village du Sentier a été pour la Vallée le centre exclusif de l'horlogerie de fabrique, due au travail des machines ; le grand établissement Lecoultre et C^{ie}, qui représente cette organisation et compte 350 à 400 ouvriers, n'a cessé d'augmenter sa production et peut livrer au commerce non seulement des mouvements simples, mais encore des pièces en blanc, avec cadratures, chronographes et autres mécanismes qu'un outillage perfectionné réalise aujourd'hui sans difficulté ; un moteur à vapeur de 65 chevaux actionne les machines et outils de ses nombreux ateliers.

Les maisons d'horlogerie du Brassus ont concentré tous leurs efforts pour arriver à la fabrication de la montre finie, en combinant dans la mesure la plus avantageuse possible les procédés du travail mécanique et ceux du travail manuel ; c'est là sans doute que la transformation a été la plus considérable, et les difficultés les plus grandes ;

c'est là qu'est l'indépendance et l'avenir de l'horlogerie à la Vallée. A l'origine et pendant de longues années, une seule maison lutta pour atteindre ce but ; aujourd'hui c'est une dizaine d'établissements qui terminent la montre : MM. Louis-Elisée Piguet, Audemars, Piguet et C^{ie}, Ami Lecoultre-Piguet, Louis Audemars fils, Fr. Audemars, Audemars frères, Matthey-Bross et C^{ie}, au Brassus, Jules Oscar Nicole & fils, Emile Baud, David Lucien Golay au Sentier ; peut-être en omettons-nous et nous ne pouvons, du reste, énumérer ici toutes les maisons qui font honorable figure soit pour la production des pièces finies, soit pour celle de l'horlogerie en blanc.

A côté de ces deux genres principaux d'établissements, il existe aussi des fabriques qui exécutent, comme celle d'Alfred Lugin, des mécanismes spéciaux, tels que cadratures, horloges, grandes sonneries, chronographes, quantièmes, sur des mouvements qu'elles livrent prêts pour l'échappement et le repassage. A ces établissements, on peut rattacher ceux qui se sont consacrés à la fabrication de certains assortiments ou parties détachées de la montre : les fabriques de pignons, de roues, de balanciers, etc.

Ainsi l'effort particulier de chaque fabricant, de chaque ouvrier, comme l'action collective de l'industrie locale ont obtenu en définitive un succès très encourageant.

Ce n'est qu'après plusieurs années qu'on a pu juger du résultat de tant de travail fait sans bruit, et constater l'ensemble des progrès accomplis ; les conditions générales se sont améliorées à bien des égards, la Vallée de Joux est moins isolée, sa voie d'accès prolongera ses rails jusqu'au centre, dans un avenir qui ne peut être très éloigné ; depuis que ses hôtels et pensions ont fait appel au monde voyageur, elle devient le point d'attraction d'un certain nombre d'étrangers qui viennent y passer une partie de la belle saison ; elle est dotée d'une école industrielle qui sera complétée tôt ou tard par une école d'horlogerie ;

enfin depuis que nos établissemens se sont mis en mesure de livrer au commerce la montre finie, la Vallée tend à devenir un centre de production et de vente. Les distinctions qu'elle a obtenues dans les diverses expositions où elle a concouru sont aussi un encouragement et une justification de la marche suivie ; pour maintenir et défendre cette nouvelle position, il faut y persévérer, nous ne croyons pas que parmi les horlogers il y ait deux opinions à cet égard ; la mise en fonds nécessaire pour fonder un établissement industriel est bien plus élevée qu'autrefois, mais les avantages en perspective compensent les risques à courir et le capital exposé ; on a même admis comme un axiome que le jour où pas un mouvement d'horlogerie ne sortirait de la Vallée qu'en montre finie, les crises industrielles ne seraient plus à redouter.

L'établissement de la montre finie nécessite l'introduction de parties nouvelles qui, tout en fournissant du travail et en occupant un plus grand nombre d'ouvriers, permettent d'utiliser bien mieux toutes les capacités et les talents divers des horlogers ; en offrant au pays même l'ouvrage qu'on allait chercher ailleurs, elle retient toute cette population émigrante qui chaque année nous fausse compagnie pour chercher ou porter la fortune à l'étranger ; en portant la même somme d'activité sur un moins grand nombre de pièces, elle tend à diminuer la production générale, conséquemment aussi la concurrence, et à maintenir les prix relativement élevés ; en se passant des intermédiaires pour la vente, elle tend à affranchir l'horlogerie de la Vallée d'une dépendance onéreuse et réalise par le commerce direct des bénéfices qui seront une source de richesse pour nos fabricants et leur permettront de mieux rétribuer leurs ouvriers ; enfin, en nous obligeant à sortir de notre petit centre pour correspondre ou négocier avec l'étranger, elle élargirait notre caractère, nos idées, et développerait des dispositions précieuses qui sans doute n'ont sommeillé que faute d'exercice.

Pour compléter l'organisation industrielle et commerciale de notre horlogerie, il serait désirable de concentrer l'enseignement théorique et pratique dans une institution centrale qui réunisse toutes les conditions d'une bonne école d'horlogerie, dont nous possédons du reste les éléments essentiels au point de vue de l'apprentissage proprement dit.

A ce sujet il est indispensable de dissiper certaine méprise que beaucoup de gens partagent encore quand on parle d'école théorique d'horlogerie ; le titre d'enseignement professionnel attribué à celui qui se donne dans des établissements scolaires, comme c'est le cas dans notre école industrielle, ne peut avoir qu'un sens, savoir : un enseignement général qui se propose de développer les capacités intellectuelles, manuelles ou même professionnelles, pour une préparation encore indéterminée quand à sa fin, pour faire naître le plus possible de dispositions fécondes pour l'avenir ; mais ce serait dénaturer l'enseignement et fausser le rôle d'une école industrielle ou secondaire que de la vouer à une spécialité, quand même il s'agirait de l'industrie principale de la localité !

L'enseignement général étant ainsi admis comme la règle, il est naturel ensuite de lui donner la direction la plus profitable pour la population d'élèves qui vient y puiser son instruction ; voilà comment notre école industrielle peut être, et doit devenir toujours plus une préparation précieuse, indispensable aux connaissances plus complètes qu'exige notre industrie, mais elle ne pourra jamais tenir lieu d'une école spéciale d'horlogerie.

L'enseignement théorique doit être combiné avec l'enseignement pratique, de telle sorte que l'un complète constamment l'autre, que l'apprenti blantier étudie les propriétés des métaux dont il aura l'emploi chaque jour, l'apprenti cadraturier tout ce que la mécanique enseigne concernant les leviers dont il fera sans cesse l'application ; l'apprenti finisseur, la théorie des engrenages essentielle

au plantage des mobiles ; l'élève en échappement, ou le repasseur, ou régleur, les lois des oscillations, des vibrations, des amplitudes des mouvements mécaniques, les effets de la dilatation des métaux, des frottements, de la capillarité, etc. Et la chimie, dans certaines de ses parties, et la trempe de l'acier, et les alliages, et toute la science métallurgique ont leur place dans cet ensemble de connaissances à acquérir.

C'est toute une organisation à étudier et à créer. Si nous voulons nous conserver des horlogers au milieu de cette quantité d'ouvriers qui, tout en gagnant leur vie, seraient appelés à rester ignorants, il faut songer pour l'avenir à assurer à notre Vallée un enseignement professionnel suffisant et complet. La technique de l'art horloger est un élément aussi essentiel dans l'établissement de la montre que la main de l'ouvrier qui façonne, ou que l'œil et la loupe du visiteur qui contrôle ; elle est absolument indispensable pour une industrie qui se propose la variété, l'inattendu, le tour de force de la précision et de la perfection. Cela est si bien compris aujourd'hui qu'on a condamné partout l'incohérence, l'à-peu-près, cet espèce d'empirisme qui traçait un calibre sans art, sans règles précises, et livrait des pièces qui ne fonctionnaient que par une sorte de prodige.

Avec la nouvelle extension que prend notre horlogerie et la louable ambition de se suffire à elle-même, les apprentissages complets, les études soignées deviennent toujours plus nécessaires, parce qu'il faut un capital de connaissances indispensables au maintien de quelque supériorité et que, plus on introduit la division du travail, plus ces connaissances d'ensemble sont dans le cas de se perdre. Cette nécessité est d'autant plus impérieuse que les fabriques nombreuses qui nous entourent ont l'avantage de fixer, par les moyens mécaniques uniformes et rapides, les règles les plus précises et les résultats les plus invariables ; mais la fabrique ne supplantera pas plus le

travail manufacturé que la photographie n'a remplacé la peinture; en horlogerie la science et l'art se donnant la main marchent à l'avant-garde, l'exécution manuelle traduit leur œuvre, la reproduction par la machine, force mercenaire, ne vient qu'après; les caprices de la mode ou de l'imagination étant le plus souvent soudains, inattendus et toujours illimités, fourniront indéfiniment de nouvelles difficultés à vaincre, comme aussi des types nouveaux à la production. Il en résulte que le travail manuel est sans cesse appelé à exécuter des pièces sur des modèles inédits ou suivant des inspirations de pure fantaisie qui, n'étant pas entrés dans le courant, ne sauraient être le produit des fabriques dont les moyens sont limités à certains genres déterminés. Ensuite, beaucoup d'amateurs ont jusqu'ici préféré, même en payant plus cher, l'horlogerie manufacturée, pour s'assurer la bonne qualité du travail, le caractère artistique ou la variété sans limite des produits demandés.

Si cette variété dans la production devient facilement un piège, lorsque l'exécution souffre des difficultés et des complications accumulées, elle est une force et une richesse pour l'industrie, lorsque chaque établissement ou chaque fabricant a su se créer un genre, un produit original, propriété incontestée qui assure sa réputation et son droit. C'est une condition d'honneur à laquelle il est désirable que tendent tous les industriels de notre Vallée.

Plusieurs écueils ont été signalés sur la route où notre industrie est maintenant engagée; si la centralisation du travail sous une direction toujours présente, et l'exécution par des machines ont abouti à des résultats merveilleux, les désavantages de l'organisation du travail de fabrique n'en sont pas moins vivement sentis. Ici nous n'avons qu'à citer l'expérience de praticiens qui se sont exprimés à ce sujet.

« Ces vastes ateliers, disent-ils, absorbent à leur profit l'esprit du foyer et le meilleur de l'individu; ils attirent à

eux par l'espoir d'un gain immédiat la jeunesse pressée par la gêne ou la paresse et ne sauraient être de bonnes écoles professionnelles. La grande fabrique, lorsque rien ne tempère ses exigences matérielles, conduit au relâchement de la vie de famille, à l'établissement d'une discipline gênante et qui prend trop la place de la volonté et de l'initiative individuelle, à la prédominance du capital et à l'abaissement des salaires, à la séparation des classes, et même à l'hostilité du maître et de l'ouvrier.

» Toutes ces choses sont antipathiques à nos mœurs et à l'esprit d'indépendance de la population suisse, et l'établissement des grandes fabriques a rencontré une résistance et même une hostilité que justifient trop souvent les inconvénients de ces grands centres de travail et d'exploitation.

» Ce simple fait prouve combien il est désirable de maintenir à côté de la fabrique, devenue indispensable, la production manufacturière qui la complète, la soutient et surtout la relève. »

« Développez largement l'enseignement du dessin, l'étude des sciences mathématiques et mécaniques, les écoles d'horlogerie, sans négliger, dit M. J.-F.-U. Jürgensen, le *grand idéal*, sachant bien que le travailleur ne vit pas de pain seulement. »

Ce conseil excellent, nous devrions dire cette parole noblement inspirée, nous a longtemps arrêté, et nous nous sommes reporté, un peu inquiet, vers l'état d'âme de notre génération, de notre petit monde de la Vallée ; ce retour sur une face du sujet que nous n'avons pas à développer ici, nous a suggéré les quelques réflexions qui suivent, et qui nous servent de conclusion.

Dans ce travail rétrospectif, nous avons parcouru le chemin de trente années de vie et de travail, et jusqu'ici nos regards discrets, mais non pas indifférents, n'ont pas